

et la balourdise de ses élèves faisaient courir de sa bouche liquée jusque sur ses joues tombantes et creusées de rides profondes, il offrait le plus beau sujet d'étude que pût caresser le pinceau si finement observateur du grand peintre flamand, auteur de ces admirables scènes villageoises, mi-grotesques, mi-sérieuses, et partant si vraies. Et puis, quel merveilleux effet de clair-obscur le peintre n'eût-il pas tiré de la lutte fantastique à laquelle se livrait la lumière douteuse et vacillante qui tombait de cinq ou six chandelles de suif, avec l'ombre éparse dans la partie supérieure du comble où les poutres et les chevrons s'entrecroisaient dans de mystérieux accouplements.

Malgré l'attrait que peut offrir un pareil tableau, nous ne saurions, pour l'étudier davantage, rester assis plus longtemps sur les bancs de l'école du père Boulet, et nous dirons de suite qu'au printemps Pierre Kirouët écrivait assez lisiblement et possédait bien les quatre premières règles, simples et composées, de l'arithmétique. Aussi avait-il énergiquement travaillé pendant l'hiver. Une fois muni de ce léger bagage, il jugea qu'il était temps de réaliser son rêve, depuis longtemps caressé, d'entrer dans une maison de commerce à Québec. Vers la fin d'avril, il alla trouver le capitaine Poitras qui employait les Kirouët à la pêche.

Pierre savait que le capitaine était cousin de l'un des marchands de nouveautés les plus achalandés de la rue Saint-Joseph et le pria de le faire entrer dans cette maison qui, l'une des premières, a fait la réputation commerciale de Saint-Roch.

— Je ferai tout ce que l'on voudra, dit Pierre ; pour commencer je porterai les jaquets, s'il le faut.

— Sais-tu lire ? demanda le capitaine.

— Lire, écrire et compter, j'ai appris tout cela.

— C'est bon, je parlerai de toi au cousin Brassard, reprit Poitras qui partit la semaine suivante pour Québec.

Huit jours après, il apportait à Pierre l'heureuse nouvelle que M. Brassard voulait bien l'engager, à raison de six piastres par mois, avec la nourriture et le logement. Pour Pierre Kirouët, qui jusqu'alors n'avait gagné que deux piastres et demie, c'était une superbe position : sans compter qu'il mettait enfin le pied sur le premier degré de l'échelle au bout de laquelle miroitait son rêve d'azur et d'or.

Le jeune homme demanda tout aussitôt son congé au docteur Gérard qui le félicita de chercher, en travaillant, à améliorer son sort, et lui donna un excellent certificat de conduite. Quand il quitta la maison où il avait passé près de trois ans, Pierre, en songeant à Mlle Hélène qu'il ne reverrait pas comme d'habitude au cours des vacances, eut le cœur si gros, que les

larmes lui en jaillirent aux yeux. Mais il secoua la tête, s'essuya les joues avec la manche de sa blouse, et murmura de nouveau les deux mots qui lui étaient échappés en présence de son idole : — Qui sait !

Cette fois personne ne l'entendit.

JOSEPH MARMETZ.

(A suivre.)

LA LITTÉRATURE

ET LA

PHILOSOPHIE ALLEMANDES

*Conférences données à l'Université Laval par M. Le-
faitre, Consul-général de France.*

Schelling (1775-1855), le principal disciple de Fichte, personnifie surtout la transition du panthéisme abstrait et dogmatique à la rêverie mystique et contemplative. La préoccupation esthétique et l'imagination tiennent dans son système la place dominante, ce qui s'explique par le long séjour du philosophe au milieu des artistes attirés à Munich par le roi Louis Ier de Bavière. D'après Schelling, Dieu est la force, la pensée qui, répandues dans toute la nature, cherchent perpétuellement à se dégager des enveloppes et des formes grossières, et se perfectionnent, s'idéalisent par une série d'efforts continus, d'ébauches analogues à celles de l'artiste. Cette immense éволю-tion, cette tendance idéale est l'âme de l'univers. Elle sommeille dans la pierre, végète dans la plante, s'élève à la sensation dans l'animal ; et c'est dans l'homme qu'elle acquiert les éléments supérieurs de son organisme, la raison, la conscience, le sentiment du beau, le désir de la perfection. La philosophie allemande est déjà lancée à toute vapeur vers le Darwinisme.

Mais nous arrivons à son type le plus caractéristique, à son expression la plus haute, à Hegel dont l'influence sur la jeunesse allemande fut considérable dans la première moitié de ce siècle. Il n'avait rien de brillant, et ses abstractions sont désespérantes, mais c'était un esprit vaste et profond, pénétrant chaque problème au moyen d'une analyse inflexible. Son point de départ est toujours le moi de Fichte. "Le véritable être," dit-il, "c'est l'idée et la con-